



PHILANDER CHASE KNOX.

Il est décidé que M. Philander C. Knox, un avocat distingué de Pittsburg, sera nommé attorney général des Etats-Unis en remplacement de M. Griggs, qui va prendre sa retraite.

TEMPERATURE

Du 6 mars 1901.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (38, 42, 44, 46).

L'Association Industrielle du Sud.

Ses Bienfaits.

Nous avons le plus profond respect pour la politique nationale et internationale et pour les graves questions qu'elle est appelée à résoudre, et nous savons, quand l'occasion s'en présente, nous lancer à fond de train sur ce terrain.

Mais il ne faut pas que la politique nous fasse oublier nos intérêts locaux, ceux de nos industries et de notre commerce. C'est donc avec bonheur, avec fierté que nous avons vu notre grande association industrielle du Sud établir ici, au milieu de nous, son quartier général.

les chemins de traverse, la première mesure qu'il avait à prendre était de s'assurer un point de départ d'où émaneraient toutes les activités, un centre où viendraient aboutir tous les efforts qu'ils avaient éparpillés ailleurs.

Aussi n'a-t-il pas hésité. La Nouvelle-Orléans était toute indiquée d'avance. C'est sur elle qu'il a jeté ses regards; c'est sur notre ville qu'il a fixé son choix.

L'idée est juste; elle portera les plus heureux fruits. Déjà nous voyons affluer les adhérents et les demandes de renseignements. Si nous savons profiter de l'occasion qui nous est offerte et tendre généreusement la main à ceux qui viennent à nous, notre avenir économique est assuré; il ne nous faudra que quelques années pour devenir le foyer industriel de toute la vallée du Mississippi.

Conçoit-on qu'avec une mer intérieure comme le Mississippi, avec trois grandes villes comme Chicago au nord, St Louis au centre, la Nouvelle-Orléans au Sud, le tout aboutissant au canal de Nicaragua que l'on peut considérer comme un fait accompli, nous ne soyons pas déjà le centre de toutes les activités du continent nord-américain?

—LES—

Affaires de Chine.

Le prince Ching et Li-Hung-Chang ont reçu par télégraphe des instructions de la cour leur ordonnant de faire savoir aux ministres qu'on a émis un édit au sujet du châtiment des fonctionnaires, conformément aux demandes des puissances.

la mise à mort de tous ceux pour lesquels on avait demandé la peine capitale, à la seule exception de Toungh-Fouh-Siang, à l'égard duquel la cour est impuissante. Il existe d'ailleurs une entente secrète portant qu'il sera mis à mort dès que la chose sera possible.

Les secrétaires de légation européens et chinois, et d'autres personnes connaissant bien la Chine, estiment que la victoire est aux Chinois. Le seul coupable que la cour aura à décapiter est You Hsien, les deux autres se trouvant entre les mains des Japonais. Il convient également de se rappeler que le suicide n'est pas aux yeux des Chinois une chose honteuse. Les Chinois n'ont d'ailleurs aucune raison pour croire à la mise à exécution de l'édit impérial. Aucun Chinois n'admet la possibilité du châtiment de Toungh Fouh Siang.

Les préparatifs pour l'expédition projetée se poursuivent toujours, le prince Ching s'en inquiète et demande pourquoi cette expédition n'a pas été abandonnée maintenant que la Chine s'est conformée aux demandes des puissances.

JOURNAL D'UN VAUDEVILISTE

M. Coquelin ne lira peut-être pas sans un sourire aux lèvres, le journal de M. Hum, un anjet du prétendu procès auquel il a été mêlé.

Les journaux américains racontent qu'à Chicago M. Coquelin a dû défendre devant les tribunaux M. Edmond Rostand accusé par un certain M. Gross de lui avoir flouté le sujet de "Cyrano de Bergerac".

Ledit M. Gross, poète dramatique américain, serait l'auteur d'une pièce intitulée le "Merchant prince of Cornville", laquelle ne serait autre que le "Cyrano de Bergerac" de M. Rostand démarqué.

L'accusation est terrible! par bonheur Coquelin a pu prouver aux juges américains que l'éminent auteur de "l'Aiglon" lui avait parlé du sujet de "Cyrano de Bergerac" bien avant que la pièce de M. Gross ne fût présentée en France et même en l'Europe.

Le "Merchant prince of Cornville" contient, il est effectivement, toute la jolie fable que M. Rostand a si merveilleusement et si poétiquement racontée? C'est ce que j'ignore, ayant le malheur de ne pas savoir l'anglais, ce qui est une des lacunes de ma belle érudition.

Je regrette d'autant plus de ne pas avoir lu le "Merchant of prince Cornville", que je suis probablement à l'heure présente le seul dans le monde entier à ne pas connaître cette pièce dont la réputation est, paraît-il, universelle.

Je la connais si peu, du reste, que l'autre jour, au premier abord, et en lisant son titre, je me suis figuré que M. Gross avait simplement "adapté", comme on dit dans son pays, les "Cloches de Corneville", de M. Planquette: Corneville ou Corneville, n'en était pas à une lettre près.

façon, une figure ou un fait historique.

Les propriétés publiques sont des propriétés publiques. Quand j'étais jeune, je croyais peut-être comme M. Gross, qu'il suffisait de mettre la main sur une de ces propriétés pour qu'elle devint ma propriété privée.

Je me rappelle qu'un jour je fis annoncer dans un journal que je venais de terminer une grande pièce historique intitulée la "Porte Saint-Denis." D'abord, d'écrite, n'est-ce pas, et pourquoi pas plutôt la "Porte Saint-Martin", je ne suis pas capable de le dire.

A quelque temps de là, un auteur fit annoncer qu'il venait, à son tour, de mettre la dernière main à une œuvre portant le même titre.

Parioux et convaincu qu'on me déroberait quelque chose, j'écrivis une lettre à l'auteur en question en le menaçant d'un procès.

L'auteur—qui était un homme d'esprit, ce qui arrive parfois dans la corporation—me répondit: "J'ignorais, mon cher confrère, que vous veniez d'acheter la porte Saint-Denis et que le monument vous appartenait désormais; je vous félicite de votre acquisition, vous avez là, parmi vos immeubles, un bien bel objet d'art!"

Jeus la chance de comprendre et je me le tins pour dit. Si M. Gross n'a pas mis au théâtre Cyrano de Bergerac il peut se faire, à la rigueur, qu'il se soit inopinément rencontré avec M. Rostand dans le choix de certaines scènes.

Un confrère fait remarquer à ce propos que bien avant le "Cyrano de Bergerac" de M. Rostand et le "Merchant prince of Cornville" dudit M. Gross, on avait représenté à Paris une pièce qui rassemble peut-être aux deux par pas mal de côtés: "Roquelaine" ou "l'Homme le plus laid de France".

Ce vaudeville—car c'en est un, et que M. Rostand, en ce qui le concerne, ignore certainement encore à l'heure qu'il est—a été joué pour la première fois au théâtre de la Gaîté, dans les environs de 1840.

Il avait pour auteur M. de Leuven, qui fut directeur de l'Opéra-Comique, et Lhéris, un acteur qui en interprétait le principal rôle.

Il y a, en effet, dans la pièce une scène qui rappelle celle du balcon du "Cyrano" de M. Rostand, les jolis vers en moins. Roquelaine, affreusement laid, amoureux d'une femme et n'osant se montrer à elle, lui parlait d'amour derrière un rideau et la conquérait par le son de sa voix et les jolies choses qu'il lui disait.

C'était un peu et même beaucoup la "scène à faire" de la "Belle et la Bête" de ce farceur de Perrault. Je me souviens d'autant plus de la scène et même de toute la pièce de "Roquelaine", que j'ai en l'honneur, que n'a peut-être pas eu M. Gross, de jouer de dans.

Quand je dis que j'ai joué de dans, je me vante, j'y ai tout simplement figuré. C'était au théâtre Beaumarchais, quand celui-ci existait. Le directeur d'alors avait en l'idée d'engager pour quelques jours une troupe ambulante qui promenait un peu partout ledit "Roquelaine" et dont je faisais partie à titre d'utilité.

Ma tâche dans la pièce consistait à représenter un seigneur Louis XIV qui saluait avec grâce les demoiselles d'honneur de la Cour. Je portais un costume brodé, j'avais l'épée au côté et j'étais surtout affable d'une perruque Louis XIV extraordinaire. Mais ce que j'exhibais notam-

ment, c'étaient des mollets inouïs, des mollets qui étaient exactement deux fois de fer!

Veillez noter, du reste, que j'avais quinze ans et que j'étais maigre comme Mlle Machin, comme les recettes du théâtre Chose.

Cela ne m'empêchait pas de me donner un air grand seigneur que je trouvais plein d'élégance et de grâce et de me faufiler le plus près possible à l'avant-scène, pour que tout le monde put m'admirer à son aise. Quand nous jouions en province et à la banlieue, cela passait encore et le public, bon enfant, ne faisait pas attention à moi; mais à Paris, au théâtre Beaumarchais, et principalement le jour de la première, j'obtins le succès—que je ne méritais pas.

Quand j'apparus et que, conformément, en me dandinant tel un marquis de Molière, je descendis jusqu'à la rampe, ce fut un fou rire dans la salle.

Je crus d'abord que le public riait de la pièce, mais comme les rires ne s'arrêtaient pas et au contraire augmentaient d'intensité, un camarade me dit à l'oreille: —Tu sais, c'est de toi qu'on rit.

—De moi!

Et froissé, je jetai un regard étonné et furibond sur les fauteuils d'orchestre.

Un locuste me cria: —Ce n'est pas possible, c'est une réclame pour un marchand de jeu de quilles!

Un autre: —Tiens, !! c'est le numéro de la maison de ma belle-mère! Je me rappelle qu'il y avait deux dames dans une avant-scène, assez jolies, ma foi — ma vengeance c'est qu'elles doivent être bien déjetées aujourd'hui — qui risaient tellement que la salle entière se leva pour les regarder.

Je ne bronchais pas, mais j'étais de plus en plus furieux; je dis tout bas à mon camarade: —Qu'est-ce qu'ils ont donc ces imbéciles-là, et qu'est-ce qu'ils disent?

Et le camarade, pour ne pas me désober, me répondit: —Je ne sais pas, c'est peut-être la perruque qui est un peu grosse et qui les fait rire!

Afin de faire cesser Philaris, je pris un parti énergique: je la retirai!

Alors ce fut une nouvelle et formidable explosion dans la salle! On applaudit pendant cinq minutes. Un titi, en haut, cria: —Qu'il la mette dans ses mollets, ça les engraissera!

Le directeur, exaspéré, me fit signe de sortir de scène; l'acteur principal, du reste, me poussa lui-même dans la coulisse, et la représentation put enfin continuer.

Je devais reparaitre à l'acte suivant, j'insistai même pour le faire, mais le directeur me dit: —Si vous vous permettez de rentrer encore en scène, je vous mets à l'amende de trois francs!

Trois francs! C'était une somme considérable; c'étaient tous mes appointements de la semaine. Je courbai la tête et allai mélancoliquement me coucher.

Je n'ai jamais refait de seigneur Louis XIV!

Robert S. McCormick.

Chicago, 6 mars — Robert S. McCormick qui a été nommé aujourd'hui ministre en Autriche, était anciennement secrétaire de la légation des Etats-Unis à Londres sous Robert T. Lincoln. M. McCormick est un vieux bibliophile et il est membre des premiers clubs de cette ville.

Mme McCormick est la fille de feu Joseph Medill, fondateur de la "Tribune" de Chicago.

CHOSSES ET AUTRES.

La population de Berlin.

Le bureau de statistique de Prusse publie les résultats du recensement du 1er décembre 1900 pour la ville de Berlin et la banlieue. Il paraît que la population de la capitale allemande s'élève à l'heure actuelle à 1.884.151 personnes contre 1.677.304 en 1895 et 826.341 en 1871.

Le chiffre total de la population de Berlin, en y faisant entrer la population de la banlieue, est de 2.523.461 âmes contre 2.112.540 en 1895, soit un progrès de plus de 19 0/0.

Mariage.

M. Jacques Richepin, fils de M. Jean Richepin, est fiancé à Mlle Cora Laparcerie, une jeune artiste de talent qui créa récemment le principal rôle féminin dans la Cavalière.

La longévité de Léon XIII.

Le Corriere della Sera donne la statistique suivante: Le pape Léon XIII vient au sixième rang comme durée de son pontificat. On a, en effet: Saint Pierre, 34 ans (?); Pie IX, 31 ans 7 mois; Pie VI, 24 ans 8 mois; Adrien Ier, 23 ans 10 mois; Pie VII, 23 ans 5 mois; Léon XIII, 23 ans.

Au point de vue de la longévité, il n'a avant lui que Saint Agathon, mort en 632, à l'âge de 107 ans; Grégoire IX, mort en 1241, à l'âge de 99 ans, et Célestin III, mort en 1198, à l'âge de 92 ans.

L'épée du maréchal Ney.

L'épée du maréchal Ney, qui fut donnée par sa veuve au comte de Doughmore se trouve, disent les journaux anglais, parmi les nombreux objets de prix que, par son testament, le petit-fils du comte a désignés comme devant être vendus aux enchères publiques.

Les habitants boivent Abita à l'habitation.

Ca épargne les maladies, ainsi que la bourse.

THEATRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE

C'est une idée géniale qu'a eu M. Harry Morris quand il nous a donné "Twelfth Century Maida". Elle devait forcément réussir et elle a réussi au delà de toutes les espérances et vivement excitée les curiosités.

CRESCENT.

Au Crescent, c'est M. Al. H. Wilson qui attire tous les regards, conquiert tous les bravos avec sa jolie voix et son talent de chanteur. C'est lui en réalité qui fait la popularité de "The Warth of the Rhine", pièce extrêmement intéressante d'ailleurs et dont le succès grandit à chaque représentation.

GRAND OPERA HOUSE.

"Harbor Lights" est un excellent drame, bien écrit, bien clarié et surtout bien interprété par les principaux artistes de la troupe Baldwin-Melville. Il y a là des situations qui font aisément ressortir toutes les qualités d'un artiste pour peu qu'il ait du talent, et sous ce rapport la troupe du Grand Opera a rien à envier à toutes celles que nous avons vues sur nos scènes américaines.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12... Un an \$100... 6 mois \$50... 3 mois \$25.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$200... Un an \$100... 6 mois \$50... 4 mois \$25.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition n'est comprise dans notre édition quotidienne, est abonnée et est donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

TULANE

Coquelin-Cyrano.

Si, comme le déclarent depuis longtemps les maîtres de la scène; et, comme on le répète sur tous les tons dans l'école, la première qualité de l'artiste dramatique est de s'objectiver dans les personnages qu'il a à reproduire, à entrer comme on le dit dans les coulisses dans la peau du personnage, de telle façon que la copie en arrive, à nos yeux, à se confondre avec le modèle, et parfois même à lui donner un relief qu'il n'avait pas, par lui-même, il faut convenir que M. Coquelin est un bien admirable artiste; car jamais cette qualité ne s'est trouvée développée chez un acteur à un plus haut degré que chez lui. Et ce qu'il y a de merveilleux dans cette personification de Cyrano, lorsque l'acteur ici nous fait complètement sortir de la comédie proprement dite et nous jette en plein dans le drame avec son personnage, qu'est devenu Mascarille, ce fameux Mascarille qui n'a jamais eu de supérieur, de la scène de la rue Richelieu? Disparaît. Il n'en reste pas trace. Car nous le retrouvons demain on après demain et il nous fera bien vite oublier le Cyrano d'hier. Ce sont là de ces surprises, de ces coups de théâtre, qu'il n'est donné qu'aux grands comédiens de procurer au public. Pourquoi faut-il que ces deux merveilleux artistes soient obligés de nous quitter si tôt!

NOT POUR RIRE.

Tout en piochant le Code avec ardeur, le jeune Bioquet, qui se destine à la magistrature, s'adonne à tous les exercices du corps avec une ardeur excessive.

—Mais, lui dit un ami, la boxe, par exemple, n'est pas indispensable à un magistrat.

—Erreur, mon cher! quand il s'agit de fixer un "poting" de droit!

L'ABELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12... Un an \$100... 6 mois \$50... 3 mois \$25.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$200... Un an \$100... 6 mois \$50... 4 mois \$25.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition n'est comprise dans notre édition quotidienne, est abonnée et est donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Feuilleton

DE—

L'Abelle de la N. O.

No. 42 Commencé le 7 Janv. 1901.

LA Fante de Jeannine

GRAND ROMAN INEDIT

Par PAUL BOUGET.

DEUXIEME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU

XII

LA REVOLTE DES COEURS.

Deux.

La concierge s'efforçait de rire pour tenter de ramener, mais en

vain, un peu de gaieté sur le visage de la jeune fille. Celle-ci persistait dans son désespoir.

Et des pensées anxieuses s'infiltraient dans son cerveau.

Il fallait feindre de ne rien savoir, de ne rien comprendre. Alors elle serait dans l'obligation de le tromper. ... de lui dire qu'elle aimait toujours celui qui était cause de la misère de sa vie...

Après, qu'advierait-il? Consentirait-il encore à soigner le pauvre?

De nouveau l'avenir se montrait noir, chargé de nuages.

En serait-il donc de même toujours?

Fiévreusement elle se leva contre elle son garçon, consolé à présent, pendant que la concierge se retournant pour sortir disait encore:

—Réfléchissez, mademoiselle Jeannine, et songez que le cœur fait faire parfois bien des bêtises.

XIII

SOUFFRANCES D'AMOUR

Ce matin-là, au sant du lit, Henri Lipray passa dans son cabinet de toilette.

En s'habillant, il se disait: —Allons, je crois que je finirai tout de même de me guérir...

"Il ne faut pour cela qu'un effort de volonté. Cet effort je le ferai.

"Si je dois me marier, il y a dans mon monde assez de jeunes filles, jolies, spirituelles, pourvues de tous les charmes, qui seraient heureuses et fières de s'appeler madame Lipray.

"Je n'ai que l'embarras du choix.

"Et celles-là n'auront pas de tâche infamante..."

"Léon aura conservé sa pureté..."

"C'est décidé, jamais plus je ne songerai à cette malheureuse..."

"Toutesfois, ce que j'ai promis je le tiendrai,

"Ce pauvre petit n'est point responsable.

"Je le soignerai... je tâcherai de le guérir.

"Puis, je vais me remettre au travail.

"Voilà qui est dit..."

Il tint parole.

Pendant quelques jours le docteur parut ne plus penser à celle qui bien involontairement venait de jeter un tel désarroi dans sa vie.

Mais s'il oubliait la mère, il songeait à l'enfant.

Il avait résolu, avant de commencer le traitement, de consulter un de ses confrères, un spécialiste des yeux distingués.

Mais il voulait qu'une opinion en quelque sorte plus autorisée vint corroborer la sienne.

Il devait immédiatement en aviser la mère.

Certainement se doutait pas avec quelle impatience celle-ci attendait sa visite...

Parfois Jeannine se disait qu'elle devait tout rendre au jeune homme, ne rien conserver de ce qui lui appartenait.

Mais alors c'était la rupture définitive.

Et son enfant!

Oh! mon Dieu... oh! mon Dieu... à quel parti lui fallait-il s'arrêter?

Elle ne le savait plus... sa tête s'égarait.

Devant-elle se taire?... laisser les choses s'accomplir?... Ou se révolter avec sa conscience... et avec son cœur?

Des luttes terribles se livraient continuellement en elle.

Et d'un instant à un autre ses résolutions variaient...

Quand Henri Lipray frappa à la porte de la chambrette, Jeannine était occupée à broder assise près du berceau de l'enfant. Elle tressaillait.

Elle devinait qui pouvait frapper.

Elle se leva aussitôt, alla ouvrir.

Le jeune médecin entra. Il le salua respectueusement la jeune

file, s'excusant:

—Je vous dérange peut-être, mademoiselle!

—Oh! monsieur le docteur, pouvez-vous parler ainsi!

Il poursuivit:

—Je suis monté pour voir le bébé... Le temps me fait défaut ces jours derniers. Comment va-t-il?

—Mais si ce n'était cette pauvre jambe il irait aussi bien que possible... Il dort régulièrement, avale ses biberons avec entrain. Madame Biré, qui monte le lait est étonnée de ce qu'il consomme.

—Allons, très bien. Cela prouve qu'il a bon estomac et c'est déjà quelque chose!

Et du bout des doigts il caressait le mençon de l'enfant, qui, loin de s'effrayer, semblait sourire en regardant le jeune homme.

—Oui, oui, continua-t-il, il est rose et jennifer. Il résistera parfaitement au traitement que nous allons lui imposer.

Le docteur évitait de regarder la jeune mère.

Celle-ci songeait:

—La mère Biré ne se trompe-t-elle pas? Si cet homme m'aime vraiment, paraîtrait-il aussi calme?

Il poursuivit: J'ai bien réfléchi... il y a plusieurs traitements différents à faire suivre au petit malade. Je tiens donc avant de commencer

quoi que ce soit à avoir l'avis d'un de mes collègues.

"Il faudra lui couvrir l'enfant... Je le prévoiendrai... Si vous le permettez, mademoiselle, je vous accompagnerai auprès de lui.

"Cela vaudrait mieux ainsi..."

Il parlait d'une voix grave. Que pouvait elle répondre? Lui cria:

—Non, monsieur, dès ce jour je repousse vos offres généreuses, votre concours est dévoué... Je ne veux plus que vous vous occupiez du sort de mon enfant! Cela n'était point possible.

Elle murmura:

—Mon Dieu, docteur, je ferai tout ce que vous ordonnerez.

—Eh bien, c'est dit, je prendrai rendez-vous avec mon confrère chez lui, puisqu'il ne se dérange pas.

"Lorsque ce rendez-vous sera fixé, je vous le ferai savoir!"

—Combien je vous suis reconnaissante.

—L'interrompt, un peu durement: —C'est bon... ne parlons pas de ça... Je vous ai dit déjà que mon bonjour était de méditer à mes maies.

Il y eut un silence que Jeannine rompit bientôt. Elle demanda d'une voix tremblante: —Pendant ce traitement, docteur, pourrai-je garder mon enfant près de moi?

Il réfléchit, puis: —Je n'ose vous le promettre. Il se trouverait mieux à l'hôpi-

tal. Il me serait facile de le faire admettre dans mon service.

—Pourtant, si vous pouvez...

—Vous le laissez, oui... mais les soins qu'il recevrait ne seraient pas les mêmes.

Elle se recria: